Heidegger aujourd'hui

— ou le Mouvement réaffirmé

François Rastier
Directeur de recherche
Cnrs-Ertim (Inalco)

[paru dans la revue *Labyrinthe*, n° 33, 2009 (2), pp. 71-108]

Résumé : Souvent présenté comme le plus grand philosophe du XX^e siècle, Heidegger est aussi connu pour son engagement nazi. Sans égard pour les édulcorations usuelles, cette étude, appuyée sur des principes philologiques, étayée par des documents nouveaux, invite à une relecture du corpus accessible. Elle souligne enfin les ambiguïtés de l'heideggerisme aujourd'hui.

Mots-clé : Heidegger, théologie politique, style, poétique, nazisme, radicalisme.

On sait depuis les années 1930 que Heidegger était nazi¹ ; son activisme a été sanctionné en 1945 par une interdiction d'enseigner. Le fait historique de son adhésion durable a de longue date reçu des confirmations multiples.

On a voulu découpler l'engagement politique de Heidegger de sa philosophie. L'opinion reçue en France veut, comme pour Carl Schmitt, qu'il s'agisse d'une erreur de jugement temporaire², ou, comme disait Heidegger dans une interview tardive, *eine grosse Dummheit* – on pourrait dire cela de la *grosse bêtise* d'un adolescent. En s'appuyant sur des écrits nouvellement connus ou jusqu'alors négligés, dans un livre qui a fait scandale parmi les philosophes français, *Heidegger — L'introduction du nazisme dans la philosophie* (Albin Michel, 2005) Emmanuel Faye a montré que l'engagement politique constant du philosophe se doublait d'un engagement idéologique fondamental de sa philosophie. On avait longtemps cru pouvoir dissocier les opinions, cours et discours de l'universitaire nazi des écrits fondateurs du philosophe. Cependant, la publication en 2001 du volume qui contient les tomes 36/37 des *Œuvres complètes* (*Gesammelte Ausgabe*, désormais *GA*), rend désormais impossible cette dissociation : Heidegger y formule par exemple dans *Sein und Wahrheit* [*Être et Vérité*] le programme de "l'extermination totale" de l'ennemi intérieur [« mit dem Ziel der völligen Vernichtung », p. 91], tout en donnant une définition raciale de la vérité. Cette publication, programmée par le Maître lui-même, intègre pleinement à son œuvre philosophique ce genre de programme³. Dès lors, comment maintenir les considérations élevées qui accompagnent

¹ Jean-Michel Salanskis estime même que c'est peut-être là son principal titre de notoriété (voir son *Heidegger*, Paris, Les Belles Lettres, 1997, p. 141).

² Le topos est le même pour Heidegger et Carl Schmitt, dont les notices biographiques au Seuil sont visiblement copiées l'une sur l'autre. L'euphémisation à propos de Schmitt transparait par exemple dans cette présentation des Éditions du Seuil : « Il soutint le régime nazi, antisémitisme compris, avant de prendre ses distances à partir de 1936 ». Or, Schmitt a activement préparé l'avènement du Reich, a fourni le cadre de sa constitution en légalisant l'état d'exception permanent, et si son catholicisme militant n'a pas fait l'unanimité dans la SS, il n'a pas mesuré son soutien et sa caution jusqu'en 1945, devenant ensuite le conseiller juridique de diverses dictatures, notamment sud-américaines.

³ Formulé en 1933-1934, ce programme sera validé en 1942, lors de la mise en œuvre de la « solution finale » : Heidegger écrit alors que l'extermination (*das Vernichten*) est ce qui « assure [...] contre la décadence » (*GA*, 50, p. 70).

ordinairement sa lecture ? Et, notamment, comment donner un statut philosophique à l'appel au meurtre de masse ?

La question qui se pose à présent n'est donc pas d'établir les faits historiques, ni d'ouvrir un procès philosophique tardif et déplacé, mais de savoir selon quelles guises aborder cette œuvre.

1. L'art d'écrire

L'art de ne pas lire. — La philosophie de Heidegger reste considérée, en France notamment, comme fondatrice, et plusieurs générations de disciples se sont succédé, l'existentialisme sartrien laissant, après un bref épisode marxien, toute la place au déconstructionnisme ; si bien que l'heideggérisme a donné matière à un idiome commun qui fait le fond de la discipline académique. Trois facteurs principaux peuvent rendre compte de la naïveté (in)volontaire de bien des philosophes français.

(i) La philosophie de Heidegger a été édulcorée de ses connotations politiques par Jean Beaufret⁴ : il traduit par exemple *abendländisch* (occidental, en allusion à Spengler) par un *vespéral* tout lamartinien⁵. À sa suite, François Fédier traduit le sinistre *Gleichschaltung* (cette « mise au pas » des casernes prussiennes a fini par désigner un fondement du *Führerprinzip*) par une mélodieuse *mise en harmonie*, et sous sa plume le national-socialisme devient un « socialisme national » tout de même plus présentable.

En outre, la connaissance simplement académique de l'allemand ne permet guère de saisir les techniques de double entente et favorise une irréprochable candeur. Quand par exemple les collègues heideggériens citent la définition du nazisme par Heidegger comme *ein barbarisches Prinzip*, ils négligent que dans le langage de l'époque, auquel Klemperer a donné le nom de *Lingua Tertii Imperii* (LTI), et qu'il maniait en virtuose, *barbarisch* est positivement évalué, tout comme *fanatisch*⁶.

(ii) Heidegger, surtout après la guerre, a utilisé adroitement un double langage ; il emploie d'ailleurs dans une correspondance la notion de *Deckname*, mot couvert ou plus exactement de couverture, voire pseudonymique : par exemple, il confie dans une lettre de 1943 que « l'Être de l'État » est souvent pour lui un *Deckname* et il écrit par ailleurs que le *Vaterland* est l'Être (*Seyn*) même⁷.

(iii) Les archives principales restent fermées, et la famille s'en tient aux grandes lignes du programme de publication mis au point par Heidegger lui-même. Il misait sans doute sur une nouvelle radicalisation : s'il avait gommé ou édulcoré des passages « brutaux » de ses cours (par

⁴ Par discrétion également, Beaufret a envoyé des lettres privées de soutien à René Faurisson, que celui-ci ne manqua pas de publier malicieusement dans les *Annales d'histoire révisionniste*, 3, 1987, pp. 204-205.

⁵ D'autres auteurs comme Spengler ou Jünger ont fait l'objet en France de traductions lénifiantes.

⁶ Ce genre de questions empiriques peuvent être éclairées par la linguistique de corpus, aussi j'ai entrepris de constituer un corpus numérique de l'époque. Sur la LTI (*Lingua Tertii Imperii*), voir l'ouvrage pionnier de Victor Klemperer, *LTI – La langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel, 1996. Par exemple, dans une lettre du 7 Juin 1936, Heidegger écrit à Kurt Bauch, ami et camarade de parti : « Le National-Socialisme serait beau comme principe barbare, mais il ne devrait pas être si bourgeois... » [Der N.S. wäre schön als barbarisches Prinzip, - aber er sollte nicht so bürgerlich sein...(in Heidegger, M., 2004, Brieffolge an den Kunsthistoriker Kurt Bauch, dans Stargardt, J.A., *Autographen aus allen Gebieten*, Katalog, mars 2004, p.190-194, ici p. 192)].

⁷ Je renvoie ici à la section 2, 2. Das Sein als Deckname, de la conférence d'Emmanuel Faye : "Der Nationalsozialismus in die Philosophie : Sein, Geschichtlichkeit, Technik und Vernichtung in Heideggers Werk", *Vergessen ? Verdrängt ? Errinert ? Philosophie im Nationalsozialismus, Schriftenreihe der deutschen Abteilung des Europäischen UNESCO Lehrstuhls für Philosophie* (Paris), Hans J. Sandkühler (éd.), Vol.4, Brême, 2008, p. 53-73. Heidegger écrit par exemple à Kurt Bauch : "Was du über das «Sein des Seienden» sagst ist richtig. Es ist eine Formel, für mich oft ein Deckname, aber auch eine wirkliche *crux* der Philosophie. Das, was zu sagen wäre, lässt sich in der Vorlesung nicht unmittelbar sagen. Auf die Terminologie kommt es nicht an, sondern auf den Ducktus wie ein Ganzes sprachlich dargestellt wird. Hinter der Formel, die ja eine «Unterscheidung» enthält, verbirgt sich etwas wesentliches" (Lettre à Kurt Bauch du 1/08/1943 in Heidegger, M., 2004, *Brieffolge an den Kunsthistoriker Kurt Bauch*, p. 194). [Ce que tu dis sur "l'Être de l'État" est correct. C'est une formule, pour moi souvent un mot couvert, mais aussi une réelle *crux* de la philosophie. Ce qui serait à dire ne peut être dit directement dans l'exposé. Cela ne dépend pas de la terminologie, mais du ductus qui le présente linguistiquement comme une totalité. Derrière la formule, qui contient une "distinction", se cache quelque chose d'essentiel.]

exemple dans son livre sur Nietzsche), les tomes des œuvres complètes parus en 2001 (GA 36/37) montrent qu'en ce siècle l'estompage n'est plus guère de mise. Le fait que Heidegger ait intégré des textes ouvertement nazis dans l'édition de référence montre bien qu'ils font partie de son œuvre et ce serait trahir sa volonté que de les en dissocier. Les textes les plus radicaux et les plus explicites paraîtront sans doute en dernier lieu et l'on peut craindre qu'ils ne soient alors accueillis comme marée en carême.

Le conformisme académique français poursuit cependant sur son erre et l'on continue à traiter de *Kehre* et de *Wesung* comme si de rien n'était. Emmanuel Faye a donc scandalisé en commençant à montrer que cette philosophie est effectivement nazie — ces mots jurent d'être mis ensemble. Il s'est appuyé sur les œuvres nouvellement parues, sur les cours conservés à Marbach et qui échappent à la censure de la famille, mais surtout sur la connaissance du corpus où ces écrits prennent leur sens, celui des principaux idéologues de l'époque, qui ne sont plus guère lus, mais où l'on trouve la même phraséologie, les mêmes thèses.

La réponse, presque immédiate, de l'Institution, a été de mettre Heidegger au programme de l'agrégation, pour le faire entrer ainsi dans le canon des études prescrites. Luc Ferry n'avait pas signé la pétition pour l'ouverture des archives Heidegger ; devenu ministre de l'Éducation, il a préparé son entrée au programme. En réponse à Emmanuel Faye, il a publié ensuite dans *l'Histoire* (301, p. 21-22) un article intitulé « Heidegger, le 'salaud' génial », où il caractérise l'attitude de Heidegger comme « antimoderne, et en ce sens, néoconservatrice », ce qui est à tout le moins euphémique. Sa foi nazie devient en tout cas un point d'histoire et non une question de philosophie. Le caractère extraordinairement anodin de cet article relève d'une stratégie de banalisation : Ferry déclare que tout philosophe digne de ce nom (dont lui, naturellement) « rêverait d'avoir écrit » certains livres de Heidegger. Ses références inexactes – Ferry situe dans un entretien de 1966 au *Spiegel* un extrait du cours de 1935 sur l'introduction à la métaphysique — montrent que Heidegger, devenu une icône, n'a plus besoin d'être lu.

Les heideggériens radicaux trouvent en outre des soutiens dans les milieux post-althusseriens pour discréditer l'étude d'Emmanuel Faye. Dans leur préface aux lettres de Heidegger, Alain Badiou et Barbara Cassin reprennent bizarrement la même dissociation providentielle du nazi et du philosophe : « Heidegger est certainement un grand philosophe, qui a été aussi, et en même temps, un nazi très ordinaire. »⁸. Pourtant, Gadamer, disciple préféré du Maître avait de longue date récusé cette facilité : « on déclarait, par admiration pour le grand penseur, que ses égarements politiques n'avaient rien à voir avec sa philosophie. Dire que l'on a pu se rasséréner par ce moyen ! On ne se rendait pas compte à quel point une telle défense d'un penseur aussi important était insultante. »⁹

Dans la France d'aujourd'hui, l'on peut donc être un nazi ordinaire et un grand philosophe, comme si le nazisme n'avait pas un projet de destruction de la culture, comme si la liquidation des penseurs juifs et la crémation de leurs livres laissait intacte la philosophie – tant comme projet que comme corpus. Le schème hagiographique transparait : comme Paul, persécuteur des chrétiens, est aussi l'apôtre fondateur¹⁰, le recteur nazi est aussi le rénovateur de la philosophie.

⁸ Alain Badiou et Barbara Cassin, Préface à Martin Heidegger, *“Ma chère petite âme”. Lettres à sa femme Elfride 1915-1950*, Paris, Seuil, p. 12. Ils ajoutent à propos de Faye : « Heidegger est disqualifié comme philosophe et doit être retiré des bibliothèques où il se pourrait qu'il corrompe la jeunesse. » (p. 12). Or, à la différence de Badiou et de Cassin, Faye demande l'ouverture des archives — et non l'interdiction de Heidegger. En outre, par l'accusation prétendue de « corrompre la jeunesse », Badiou et Cassin font de Heidegger un nouveau Socrate, cantonnant Faye au rôle du sycophante. On peut ainsi lire dans la prestigieuse collection *L'ordre philosophique* des propos de Heidegger contre l'enjuivement de l'université sans que personne n'y trouve à redire. Les engagements d'un universitaire restent sans effet sur le penseur qu'il fut : cette thèse maintenant admise montre combien l'université s'est éloignée de la pensée.

⁹ H.-G. Gadamer, *Zurück von Syrakus ? (De retour de Syracuse ?)* in *Die Heidegger-Kontroverse* (1988), p. 176.

¹⁰ Badiou lui a consacré un gros ouvrage.

D'ascendance scolastique¹¹, la pensée de Heidegger a gardé un substrat théologique, mais sa théorie de l'État l'a politisé radicalement pour édifier une théologie politique phénoménologisée. Ainsi soutient-il par exemple que le Peuple relève des étants, l'État de l'Être : le *Führer* se trouve donc dans la situation métaphysique éminente de permettre la médiation entre les étants et l'Être.

Pourquoi cependant celui qui passe pour avoir refondé l'herméneutique ne serait-il pas lu comme il le mérite, c'est-à-dire soigneusement, en tenant compte de l'ensemble de son corpus ? Pourquoi néglige-t-on de lire que « le *principe* de l'institution d'une sélection raciale est métaphysiquement nécessaire » (GA, 50, p. 56-57), ou que la « motorisation totale de la *Wehrmacht* » constitue un « acte métaphysique » (GA, 48, p. 333) ? Voilà pourtant une métaphysique bien eugéniste et une grande pensée de la technique. Pour maintenir la dissociation du nazi et du philosophe, on préférera en rester aux idylles sur le Langage « berger de l'Être » et autres contes bleus¹².

L'enjeu n'est pas seulement philosophique : il engage aussi le rapport à l'histoire et notamment à l'extermination. Par exemple, après avoir défini Heidegger sur le mode caractéristique du déni comme « ce philosophe allemand *non adepte* du nazisme », Elisabeth de Fontenay en vient à la délégitimation du témoignage : « l'impératif de communication » de Primo Levi lui apparaît comme « la plus grande corruption de la réalité, de la pensée et du lien humain, et même comme ce dispositif d'hégémonie qui rend proprement intransmissible la réalité de l'extermination »¹³.

Art d'écrire et double langage. — À propos de langage, permettons-nous une incise plus technique sur celui de Heidegger, en donnant des exemples de ses procédés de réécriture, de dissémination et d'équivoque.

1/ *Comment styliser l'hitlérisme ?* — La manière dont Heidegger réélabore Hitler est particulièrement intéressante. Là où Hitler écrivait dans *Mein Kampf* : « Das deutsche Reich soll [...] aus diesem Volke die wertvollsten Bestände an rassischen Urelementen nicht nur zu sammeln und zu erhalten, sondern langsam und sicher zur beherrschenden Stellung emporzuführen. » (p. 439) [« Le Reich allemand doit non seulement rassembler et préserver les réserves les plus précieuses de ce peuple en éléments raciaux originaires, mais les conduire lentement et sûrement jusqu'à une position de domination. »], sa paraphrase par Heidegger devient : « die Grundmöglichkeiten des urgermanischen Stammeswesens auszuschöpfen und zur Herrschaft zu bringen » (GA, 36/37, p. 89) [« conduire les possibilités fondamentales de l'essence de la souche originellement germanique jusqu'à la domination »]. Voici les principales réécritures qui unissent ces deux passages :

(i) *wertvollsten Bestände [...] zu sammeln und zu erhalten [...]*
—> *Grundmöglichkeiten ;*

¹¹ La différence ontologique y est un lieu commun, on la trouve par exemple chez Saint Bonaventure. Les références à la scolastique tardive de Suarez sont transparentes et parfois explicites. L'orthographe archaïsante de Heidegger, quand il écrit *Seyn* et non *Sein*, par exemple, renvoie évidemment à ce passé.

¹² Un indice de ce que cachent ces contes : j'ai publié un compte-rendu par Kurt Flasch du livre d'Emmanuel Faye ; or les auteurs de la traduction, deux thésards en philosophie, ont refusé de la signer pour ne pas compromettre leur avenir professionnel.

Autre indice : à son ouverture, la pétition pour l'ouverture des archives Heidegger (<http://archives-heidegger.hermeneute.com>) a reçu des signatures de professeurs de philosophie en Espagne, en Italie, en Allemagne ; mais en France, aucun professeur de philosophie en activité ne l'a signée. François Fédier se justifie ainsi : « Je souhaite que les archives soient ouvertes à des chercheurs qui n'aient pas d'idées préconçues. » (débat radiophonique du 23.02.07, Bibliothèque Médecis, sous la direction de Jean-Pierre Elkabbach).

Cependant, le principe de plaisir philosophique ne s'oppose aucunement au principe de réalité philologique. La question : doit-on lire le corpus d'un philosophe pour le comprendre ? semble cependant déplacée. Comme nous ne sommes plus au temps de l'écriture blanche d'un heideggérisme sulpicien, la communauté académique française se compromet à présent par son refus d'en savoir plus ; par ses dénégations, elle s'enferme dans une zone grise. Secourant Fédier dans le même débat, Monique Canto-Sperber, incontestable personnalité, croit ainsi défendre l'Institution en niant la participation bien établie de Heidegger à un autodafé symbolique de livres et en concédant : « Mais combien de choses, combien de personnes ont laissé faire au même moment ».

¹³ Conférence à la journée d'études « Primo Levi et la rationalité après Auschwitz », organisée à Paris le 28 avril 2007 par la Fondation Auschwitz.

- (ii) *deutsche [...] rassischen Urelementen* —> *urgermanische* ;
- (iii) *beherrschenden* —> *Herrschaft* ;
- (iv) *emporzuführen* —> *zu bringen*.

La succession des éléments principaux est conservée, comme à l'ordinaire dans les démarquages — les logiciels détecteurs de plagiat tiennent compte de cet indice important.

La stylisation heideggerienne consiste tout d'abord dans l'abréviation et l'affirmation synthétique : plus rien de graduel comme dans *sondern langsam und sicher*. L'époque aussi a changé, on est passé du programme à sa mise en œuvre, car Hitler écrivait cela en 1924 et Heidegger en 1933-1934.

L'intégration du propos hitlérien au discours philosophique se marque par l'ontologisation, qui prend deux voies : (i) l'une, explicite, par l'introduction du morphème *wesen*, et la création de *Stammeswesens* (*Stamm* : souche, tribu) reprenant le trait sémantique /originaire/ de *ur-* ; (ii) l'autre, implicite, par la nominalisation : le participe *beherrschenden* devient *Herrschaft* – on sait que la tradition ontologique a toujours privilégié les noms, supposés depuis Aristote représenter les substances.

Enfin Heidegger use de morphèmes qui renforcent le thème de l'enracinement fondamental : *Grund*, *Stamm*, et accompli par là son projet de fondation. *Stamm* a le sens génétique de souche, ou lignée, et peut désigner une peuplade. Mais il s'agit bien de fondation philosophique, car si dans le passage de Hitler une lecture biologique, celle d'un eugénisme positif, est requise, dans celui de Heidegger la domination politique se fonde en outre dans l'ontologie, dans un obscur et hiératique *Stammeswesen*. L'ensemble des procédés converge vers une radicalisation du propos, devenu encore plus affirmatif et étendu à la « métaphysique ».

2/ *Comment ontologiser l'antisémitisme ?* — Le 18 octobre 1916, Martin Heidegger écrivait à sa fiancée Elfride : « L'enjuivement de notre culture et de nos universités est absolument épouvantable et je pense que la race allemande devrait rassembler assez de force intérieure pour parvenir au sommet.» [Die Verjudung unsrer Kultur u. Universitäten ist allerdings schreckerregend u. ich meine die deutsche Rasse sollte noch soviel innere Kraft aufbringen um in die Höhe zu kommen.]¹⁴

S'il ne s'agit pas seulement d'un badinage entre amoureux, que devient cette forte pensée dans *Sein und Zeit* ? Relisons le §27, description décisive d'une vie inauthentique, caractérisée par la perte d'identité et l'oubli de l'Être. Il n'est plus ici question de collègues juifs, mais toutefois d'un *Man* intolérable. La promiscuité entre le *Dasein* et le *Man* y est décrite en des termes angoissants. En effet, ici, au lieu que le *Dasein* « jouissant d'une primauté sur les autres, s'attache à les tenir au-dessous de lui » [das Dasein im Vorrang über die Anderen darauf aus ist, sie niederzuhalten (p. 126)], au lieu de régner au sommet [cf. *supra* « in die Höhe »], « il se tient sous l'emprise d'autrui », et ainsi « le On déploie sa véritable dictature » [entfaltet das Man seine eigentliche Diktatur (p. 126)], dans un quotidien banal où il est question de journaux et de moyens de transport. Cette aliénation se confirme au § 38 : le On « tentateur » (donc diabolique) procure au *Dasein* un « rassurement » trompeur, engage à un affairément égarant, et se caractérise par « l'absence de sol » (cf. *bodenlos*, p. 177), bref, le déracinement (cf. *Bewegtheit*, *ibid.*¹⁵ ; en d'autres termes, le cosmopolitisme apatride). Il en résulte une déchéance (*Verfallen*), dans un monde de la « facticité » et du « commercium »¹⁶. Ce *commercium* évoque inévitablement l'argent, tout comme la publicité du § 27, dont Martineau prend la peine de préciser qu'elle n'a rien à voir avec la réclame (p. 127, note). Ainsi, par une simple technique de diffusion sémantique¹⁷, se trouvent disséminés les éléments d'un thème bien connu : la dictature d'une ploutocratie cosmopolite. La phrase de la lettre à Elfride contre l'enjuivement de

¹⁴ Martin Heidegger, « *Mein liebes Seelchen !* », *Briefe Martin Heidegger an seine Frau Elfride 1915-1970*, Gertrude Heidegger (éd.), Munich, DVA, 2005, p.51.

¹⁵ Plutôt que "mobilité" comme le traduisent Courtine, Jollivet, Sommer, *Bewegtheit* signifie "mise en mouvement" ; ce terme n'est pas ordinairement péjoratif chez Heidegger, mais le devient en l'occurrence, car il s'agit de la « "Bewegtheit" des Verfallens » - comme Heidegger utilise le mot dans un sens qui ne lui est pas coutumier, il le met ici entre guillemets.

¹⁶ *Loc. cit.* p. 176 ; rarissimes chez Heidegger, les mots et racines latines sont généralement péjoratifs car étrangers à la germanité.

¹⁷ Sur ce point, on peut au besoin consulter notre étude « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, 163, 2006, pp. 99-114.

l'université que nous citions plus haut était suivie de l'exclamation : *Allerdings das Kapital !* [Voilà bien le Capital !], qui renvoie tout à la fois au marxisme et à l'avidité des collègues juifs, ce *Man* menaçant.

L'affrontement entre le *Dasein* et le *Man* transpose et démembré implicitement la théorie que Martin Buber expose dans *Ich und Du* (1923) : pour lui, la relation Je-Tu lie le Moi à l'Autre et à Dieu, cependant que la relation Je-Cela lie le Moi à l'objet. Chez Heidegger, le On est un Tu dépersonnalisé qui a perdu son altérité, devient intermédiaire entre le Tu et le Cela et menace de dominer le *Dasein*. Aussi le *Dasein* (allemand, et intraduisible puisque le *Sein* est *Vaterland*), doit-il refuser la dictature du *Man* (juif). Ce *Man* est d'autant plus mémorable que ce pronom germanique désigne non pas un ou plusieurs humains indéterminés, mais ceux que l'on ne peut ou ne veut nommer — la traduction anglaise donne *They*. Ne serait-ce pas eux, les collègues juifs, bientôt chassés de l'Université par le recteur Heidegger, qui nous maintiennent dans la médiocrité, eux l'innommable *On [das Man]* stigmatisé au fameux § 27 de *Sein und Zeit* ?¹⁸

Parmi les existentiels, sortes de catégories *a priori* de l'existence, Heidegger donne une place particulière à la *peur*, « possibilité existentielle de l'affection essentielle du *Dasein* en général » (*Sein und Zeit*, § 30). Or cette peur qui participe de la définition même de la subjectivité a une cause tout à la fois déterminée et imprécise : celui qui provient d'une contrée étrangère « a le caractère de la menace » (p. 124) ; en outre, « la contrée elle-même et ce qui provient d'elle est reconnu comme quelque chose "d'inquiétant" » (p. 125). Selon son mode d'approche, l'étranger (euphémisé en « absolument non-familier ») peut déclencher l'effroi, l'horreur et même l'épouvante. L'angoisse à la Kierkegaard est ainsi remotivée comme une peur de l'autre indéterminé : « Cette étrang(èr)eté traque incessamment le *Dasein* et menace, quoiqu'implicitement, sa perte quotidienne dans le On »¹⁹.

L'angoisse et la crainte dont Saint Augustin, puis Luther et Kierkegaard faisaient chacun à sa manière un effet du péché originel, trouve ainsi une cause externe, l'étranger – parfait bouc émissaire. Le *On* de la promiscuité devient une menace apatride, la contrée étrangère du § 30 devient un « nulle part » au § 40. Le « menaçant » « est déjà 'là' — et pourtant nulle part, il est si proche qu'il oppresse et coupe le souffle — et pourtant il n'est nulle part. » (p. 186 ; trad. Martineau, p. 156). Par une progression qui rappelle celle des romans fantastiques, le *Dasein* s'aperçoit peu à peu que le train-train faussement rassurant de la quotidienneté cache l'épouvantable²⁰.

La place de l'ennemi est ainsi désignée, sans qu'il soit nommé, ni peut-être nommable : la division fondamentale entre l'Ennemi et Nous sera clairement exposée par Carl Schmitt dans *La notion de politique* où l'ennemi est défini comme « cet être autre, étranger » (Paris, Flammarion, 1992, p. 63).

Si elle n'a jamais été un thème philosophique, la promiscuité intolérable de l'étranger reste un thème caractéristique des discours racistes et xénophobes²¹. Cette lecture n'a pas échappé à George Steiner, auteur d'un ouvrage sur Heidegger et par ailleurs essayiste insinuant, quand il reprend le thème de la promiscuité existentielle et indique la meilleure façon d'en finir avec la perte identitaire : « Sentant *notre* identité mise en cause par le suffocant marais de l'anonyme, nous sommes saisis *d'accès meurtriers*, du désir aveugle de foncer pour nous faire de la place. »²². La conclusion ne se fait pas attendre : « Les *réflexes de génocide* du vingtième siècle, la dimension implacable du massacre proviennent peut-être d'une ruade de l'âme asphyxiée » (*op. cit.*, p. 64).

¹⁸ N'oublions pas les étudiants, car dans sa lettre à Bauch du 7.02.1935, Heidegger catégorise ainsi ses auditeurs : « Versprengte Juden, Halbjuden, sonst Mißglückte, Jesuiten u. Schwarze in Laiengestalt u. einige Schöngelster » [Des juifs en rupture, des demi-juifs, sinon des ratés, des jésuites et des curetons déguisés en laïques, et quelques beaux-esprits] (Brieffolge an den Kunsthistoriker Kurt Bauch. In Stargardt, J.A., *Autographen aus allen Gebieten*, Katalog März 2004, p. 190).

¹⁹ § 40 ; Martineau rend par « étran(èr)eté » *das Un-zuhause*, littéralement *le n'être plus chez soi*.

²⁰ La structure narrative de *Sein und Zeit* n'a pas été assez étudiée : elle narre les aventures de l'âme-*Dasein* jetée dans un monde menaçant, comme jadis dans les récits initiatiques manichéens. Fait notable, le langage qui tient ce propos redouble cet asservissement : le lecteur se voit plongé dans un discours inouï, fortement stéréotypé selon des lois idiosyncrasiques. L'ascendant initiatique de l'ouvrage doit sans doute beaucoup au redoublement de la structure du récit par celle de la narration qui l'énonce, l'Âme et le Lecteur passant par les mêmes épreuves.

²¹ Cf. e.g. l'auteur, « Sémiotique des sites racistes », *Mots*, 80, pp. 73-85.

²² Dans *le Château de Barbe-Bleue*, Paris, Seuil, 1973. Je souligne.

Pour Heidegger, la restitution de l'identité passait d'abord par l'avènement du *Führer* qui nous libèrera de la dépossession et permettra la grande Restitution. Ce sera jubilation : « la restitution de l'Êtant », c'est « l'autre début », où l'homme « conduit la liberté de l'appartenir à la jubilation de l'Être » (cf. *Beiträge*, p. 407, § 255, 256). Dans son essai « Sur Ernst Jünger » (*GA*, 90), Heidegger précise son programme identitaire : « la force de l'essence non encore purifiée des Allemands est capable de préparer dans ses fondements une nouvelle vérité de l'Être. Telle est, dit-il, notre croyance [*Glaube*] ». Et il se recommande de la *Rassegedanke*, cette pensée de la race qui, dit-il, « jaillit de l'expérience et de l'Être comme subjectivité » (cf. Faye, *loc. cit.*).

3/ *Comment transformer les bourreaux en victimes ?* — Après la guerre, Heidegger fut pressé par ses partisans de se prononcer sur l'extermination, et, dans deux conférences de 1949²³, il l'aborda en quelques phrases toujours mentionnées pour l'exonérer. Il déclara : « Des centaines de milliers meurent en masse. Meurent-ils ? Ils succombent. Ils sont abattus. Meurent-ils ? Ils deviennent les pièces d'un stock de fabrication de cadavres... Meurent-ils ? Ils sont discrètement liquidés dans des camps d'extermination. [...] Partout en masse les détresses d'innombrables morts, épouvantablement non mortes - et néanmoins l'essence de la mort est cachée aux hommes. L'homme n'est pas encore le mortel »²⁴.

L'interrogation répétée *Sterben sie ?* peut mettre en doute la qualité de leur mort, au sens où leur trépas n'est pas un décès, n'est pas suivi de funérailles ni d'hommage des proches²⁵. Mais une autre dénégation se profile obliquement : d'une part, l'interrogation ne reçoit aucune réponse directe ; d'autre part, il semble que la mort soit morte et non les victimes (l'homme n'est pas encore le mortel). L'allusion à Saint Paul s'impose encore ici : « La mort a été engloutie dans la victoire. Mort où est ta victoire ? Mort où est ton aiguillon ? » (*I Corinthiens*, 15, 54).

Une autre lecture, complémentaire, s'appuie sur l'intertexte heideggérien. Elle est formulée dans un entretien inédit entre Alain Finkielkraut et Emmanuel Faye qui reconnaît dans ce passage « la conception nazie de la mort comme "sacrifice de l'individu à la communauté". On la trouve déjà annoncée dans *Être et temps* et célébrée par Heidegger en mai 1933 dans son discours qui exalte Schlageter, le héros des nazis mort fusillé par les Français en 1926 pour, dit Heidegger, "mourir pour le peuple allemand et son *Reich*". » C'est pour Heidegger mourir de la manière la plus dure et la plus grande. Mais ceux qui ont péri dans les camps d'anéantissement sont, dit-il, *grausig ungestorben*, « horriblement non morts ». [...] Ceux-là ne mouraient pas de la mort des héros, ils n'étaient pas par essence dans la « garde de l'Être ». [...] celui là ne meurt pas de la mort des héros, ne meurt pas vraiment... Il y a là une sorte de négationnisme ontologique absolument effroyable. ²⁶ »

²³ L'histoire de ces textes est complexe. Ils ont circulé sous forme de dactylographies, ont été commentés, mais ne sont parus en allemand qu'en 1994 et restent inédits en français.

²⁴ « Hunderttausende sterben in Massen. Sterben Sie ? Sie kommen um. Sie werden umgelegt. Sterben sie? Sie werden Bestandstücke eines Bestandes der Fabrikation von Leichen. Sterben sie? Sie werden in Vernichtungslagern unauffällig liquidiert. [...] Massenhafte Nöte zahlloser, grausig ungestorbener Tode überall - und gleichwohl ist das Wesen des Todes dem Menschen verstellt. Der Mensch ist noch nicht der Sterbliche. » (« Die Gefahr », *GA*, vol. 79, p. 56). En réponse à Emmanuel Faye, Alain Finkielkraut voyait dans ces lignes une magnifique réflexion sur la mort.

²⁵ Ce passage répond sans doute au début des *Carnets de Malte Laurids Brigge*, à la mort de Christoph Detlev Brigge, avec des réflexions sur le savoir-mourir comme : « Sie alle haben einen eigenen Tod gehabt » (Rilke, *Werke*, éd. Zinn, vol. VI, p. 720 sq.).

²⁶ Emmanuel Faye, Entretien avec Alain Finkielkraut et Brice Couturier, émission Contre-expertise, France-Culture, août, mis en ligne le 10/09/2005, texte consulté le 5/06/2006. Adresse : http://skildy.blog.lemonde.fr/skildy/2005/09/je_publice_ici_1.html

On sait que l'égalité devant la mort est un topos antique ; mais pour la pensée raciale, elle devient insupportablement égalitaire : impossible de mettre sur le même plan la mort glorieuse du héros et la crevasse des sous-hommes. Dès *Sein und Zeit*, au § 47, Heidegger a théorisé la distinction entre les deux formes de mort, réservant à la seconde le nom de *Verenden*. Ceux qui n'ont pas de *Dasein* historique ne meurent pas, ils périssent : c'est le cas des Juifs (apatrides), mais aussi des Nègres et des Cafres (*GA*, 38, pp. 81-83 ; ne persiflons pas toutefois : les Cafres ont bien une histoire, mais « comme les singes et les oiseaux »).

Hannah Arendt reprend en l'adoucissant le propos de son maître sur les deux formes de la mort : « Les camps de concentration, en rendant la mort elle-même anonyme (en faisant qu'il soit impossible de savoir si un prisonnier était mort ou vivant) dépouillaient la mort de sa signification : le terme d'une vie accomplie. En un sens ils dépossédèrent

Ces lectures se confirment par l'effacement grammatical des victimes, qui ne sont désignées que par un pronom (*Siè*), comme si ces innommés étaient innommables. Les bourreaux disparaissent, dissimulés dans des nominalisations (*Fabrikation*) et des tournures passives dont l'agent est ellipsé.

Préparée par l'opacité hiératique et oraculaire du propos, litanièrement rythmée par la répétition, la fin du passage réaffirme sa dimension théologique, en reprenant la question du Psaume 8, v. 5 : « Qu'est donc le mortel ? ». Alors que Primo Levi répondait par *Si c'est un homme*²⁷, Heidegger brouille le fait historique de l'extermination en concluant que l'homme n'est pas encore mortel.

Le sens de ce brouillage s'éclaire par plusieurs expressions qui appartiennent au jargon nazi : *liquidiert*, *Fabrikation von Leichen* (expression caractéristique de l'humour nazi, due au S.S. Friedrich Entress) ; *Stück* (dans *Bestandstück* – au lieu de *Bestandteil*) : par l'emploi de *Stück*, inanimé, la déshumanisation a lieu, c'était d'ailleurs le terme habituel des gardiens pour compter les prisonniers.

Dans l'autre conférence, l'image de l'industrialisation, devenue un *topos* avec Arendt, Steiner, Agamben et tant d'autres, revient à propos de la production agricole : « L'agriculture est à présent une industrie alimentaire motorisée, dans son essence c'est la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, la même chose que le blocus de régions afin de les affamer, la même chose que la fabrication de bombes à hydrogène »²⁸.

Tout s'inverse et semble se confondre : on ne parle pas de la guerre mais de la paix, on ne parle pas de l'extermination mais de l'agriculture, on dit « fabrication de cadavres » pour désigner l'extermination de vivants. Le blocus n'est pas celui du ghetto de Varsovie par les nazis, mais celui de Berlin-Ouest par les Russes, en 1948.

L'extermination nazie devient *essentiellement* la même chose que la politique russe et américaine – les USA se préparaient à expérimenter la bombe H. Ce thème est resté florissant dans tous les radicalismes contemporains.

Schématiquement, deux séries sont ainsi mises en parallèle :

Guerre	Nazis	Camps	Industrie	Chambres à gaz	Juifs
Paix	Américains/ Russes	Blocus	Agriculture	Bombe H	Allemands

Les fonds sémantiques de la guerre et de la paix sont implicites ; comme dans l'extrait précédent, les acteurs ne sont pas nommés (je les ai donc explicités conventionnellement entre barres verticales). Bien que non lexicalisées, des formes sémantiques contrastées, Américains-Russes et Allemands, Nazis et Juifs, Bourreaux et Victimes, sont substituées ; des formes ordinairement sans rapport sont présentées comme homologues : Blocus de Berlin et Camps d'extermination, Chambres à gaz et Bombe H. Ces procédés d'assimilation participent de la tradition antinomiste : on affirme l'identité des contraires pour conduire à une absurdité présentée comme une unité supérieure²⁹. Mais ici une micro-dialectique conduit de la première ligne de notre tableau à la seconde, du passé allusif au présent et au futur affirmés, par une sorte d'allégorie inversée où le sens littéral, historique, se trouve caché, et le sens figuré littéralisé dans l'allusion politique

l'individu de sa propre mort, prouvant que désormais rien ne lui appartenait et qu'il n'appartenait à personne. Sa mort ne faisait qu'entériner le fait qu'il n'avait jamais vraiment existé. » (*Les origines du totalitarisme, III. Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 2005, p. 258).

²⁷ Sur les réponses à la question du Psaume, cf. l'auteur, *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Cerf, 2005, p. 40. On sait que Heidegger, fils de sacristain, se destinait d'abord à la prêtrise et commença par étudier la théologie.

²⁸ « Ackerbau ist jetzt motorisierte Ernährungsindustrie, im Wesen das Selbe wie die Fabrikation von Leichen in Gaskammern und Vernichtungslagern, das Selbe wie die Blockade und Aushungerung von Ländern, das Selbe wie die Fabrikation von Wasserstoffbomben. » (« Das Ge-Stell », *GA*, vol. 79, p. 27).

²⁹ Heidegger s'appuie ici sur un *topos* invétéré qui oppose l'agriculture et la paix aux massacres et à la guerre. La littérature antique pullule de figures qui concrétisent cette opposition : voir l'histoire de Cincinnatus, les *Géorgiques* de Virgile (« et curvae rigidum falces conflantur in ensem », I, v. 508), les *Métamorphoses* d'Ovide (I, 95 sq.) sur le passage de l'âge d'argent marqué par les débuts de l'agriculture à l'âge de fer où commence la guerre.

immédiate. Dans cette allégorèse qui rappelle celle de Joachim de Flore, mais s'accompagne en outre d'une inversion des valeurs, l'extermination des juifs joue le rôle des prophéties de l'ancienne Loi, s'accomplissant dans les malheurs présents des Allemands, ce qui transmue la culpabilité en victimisation.

Cette écriture antinomiste détruit le sens historique de l'ancien monde pour le nier et l'inverser dans un sens nouveau où s'affirme le point de vue nazi. Elle appelle une herméneutique antinomiste, telle que Paul de Man, théoricien du déconstructionnisme post-heideggérien, l'a décrite dans *Allegories of Reading* : tout texte aurait un sens contradictoire de celui qu'il paraît énoncer³⁰.

La subtilité de Heidegger reste voilée par la structure oratoire du pathos : répétitions, affirmations oraculaires, présent essentiel. Dans les deux conférences revient la même formule sur la fabrication des cadavres, caractéristiquement antinomiste, puisqu'elle désigne ainsi une destruction : pourtant complémentaire de la chambre à gaz, le crématoire est oublié, bien qu'il fasse disparaître en sortie de chaîne les produits de cette « industrie » et affaiblisse ainsi l'antithèse.

Alors que le principe de la pensée analytique – et déjà de la dialectique selon Platon — consiste à distinguer pour articuler, il s'agit ici de confondre tant les formes que les fonds sémantiques et les moments, par l'intervention providentielle d'une identité métaphysique qui réside dans l'Essence, *im Wesen*. L'essentialisation permet de sortir de l'histoire en créant de l'ontologie : l'effacement des agents et les nominalisations essentialisent la Mort et la Technique jugée meurtrière par elle-même. Mais le message politique reste clair sous les « mots couverts » : en 1949, les Allemands sont les victimes.

La composition des formules scripturaires, de langage métaphysique et de jargon nazi, le tout lié dans la prosodie du « grand style », tout cela tend des leurres séduisants : chacun peut y lire la magnifique méditation qui lui plaît, et si dans ce double langage le sens reste celé en évidence (quel est le rôle de la bombe H dans une méditation sur l'Être ?), qui oserait le discerner risque fort de se voir stigmatisé par un chœur dévot ou simplement d'indigner le monde académique.

Après un tel brouillage historique, ne pourrait-on conclure pieusement avec Marcel Conche : « Le national-socialisme lui-même n'a, comme tel, pas grand-chose à voir avec Auschwitz » ?³¹ Formulée par un professionnel respecté, cette conception presque éthérée préside à la réception irénique de Heidegger : point de « mots couverts » (*Decknamen*), point de double langage ni de stratégies de confusion, point d'« art d'écrire ». Il ne sera jamais dit que l'introduction du nazisme dans la philosophie la ravale à la servitude idéologique ; comme il serait d'ailleurs discourtois d'insinuer que des collègues aient pu, de bonne foi au non, faire carrière sur un auteur douteux – sur lequel le doute n'est plus guère possible.

Certes cauteleuse, la stratégie heideggérienne de double langage ne fait guère de doute. Auto-engendré, l'idiolecte philosophique heideggérien se clôt sur lui-même et ne peut être commenté qu'en ses propres termes – voire dans sa propre langue. D'où d'insondables problèmes de traduction : par exemple, le mot *Dasein*, confiait Heidegger, ne peut être traduit. L'allemand devient ainsi « la langue de l'Être » : ses contingences les plus minimales, comme les familles dérivationnelles, voire les assonances, deviennent les conditions d'une « pensée plus haute »³² et asservissent ainsi la philosophie à un nationalisme linguistique insensé³³. D'où des paralogismes divers induits par une foule de paronomases, dont les exemples vont de A à Z : de « Anwesen des Anwesenden » (présence de la chose présente), « Das Dingen des Dinges », « das Nichten des Nichtes », au fameux « Die Welt

³⁰ Tardivement découvert, le passé d'activiste pro-nazi de Paul de Man éclaire les commodités de cette herméneutique qui permet de réécrire l'histoire.

³¹ *Heidegger par gros temps*, Les Cahiers de l'Égaré, 2004, p. 84. Beau pavé de l'ours : faudrait-il donc innocenter le nazisme pour exonérer Heidegger ?

³² Cf. « Die Frage nach der Technik » in *Vorträge und Aufsätze*, Pfullingen, 1985, p. 23.

³³ Il en va de même pour la caractéristique décomposition des mots allemands (ex. *Da-sein*, § 28), comme si une vérité originelle sourdait de chacun de leurs morphèmes tenus séparés.

weltet », à l'inoubliable « zeigenden Zeichen des Zeigszeugs »³⁴. Voegelin rapproche non sans malice ce type de formules du *Wagala weia ! Wallala weiala ! Weia !* au début de *L'or du Rhin*. Dans un texte philosophique, les paronomases ne sont pas seulement des ornements gorgianiques : elles le soustraient au débat, car ni une assonance ni une allitération ne peuvent être contredites. Elles supposent en revanche une unité obscure, de l'ordre de la tautologie, certes toujours vraie, mais en cela dépourvue de sens. On pourrait certes s'étonner du lien établi entre des caractères sémantiques globaux (comme le nationalisme) et caractères expressifs locaux (comme les paronomases). Bien entendu, la paronomase n'est pas en soi nationaliste, mais laissant par principe l'initiative aux mots, elle donne au discours une allure de profondeur expressive, analogique et non logique, qui s'accorde ici avec la régression de la pensée vers l'autorité hiératique des racines germaniques.

Le texte reste crypté par la diffusion des formes conceptuelles dans un style rhapsodique qui laisse peu de place à la rationalité. Les concepts apparents sont nommés par des périphrases idiosyncrasiques devenus mots composés, pendant que les notions cruciales ne sont pas nommées mais sont diffusées par leurs attributs sémantiques. Ces stratégies d'équivoque créent une sous-détermination qui a autorisé des lectures hiératiques et des commentaires indéfinis ; mais elles permettent aussi de hanter le discours philosophique par une idéologie politique diffuse. Ricœur estimait certes que *Sein und Zeit* « n'est pas un livre nazi », car il ne contient ni éthique ni politique, et formulait l'hypothèse que l'hitlérisme avait ensuite comblé ces lacunes. Cette opinion, déjà contestable pour l'éthique, peut à présent être rediscutée pour la politique.

On m'objectera sans peine que ma lecture elle-même semble déconstructive. Serait-elle pour autant déplacée, puisque l'herméneutique déconstructionniste a précisément été forgée par Derrida dans la lecture de Heidegger et à l'image des lectures que pratique Heidegger lui-même ? Elle pêche cependant par une certaine extériorité, en pointant pour l'essentiel des thèses ponctuellement exprimées ou suggérées, comme si la langue de Heidegger était principiellement philosophique. Ce préjugé de bon sens reste à reconsidérer à la lumière des études sur la *LTI* d'une part, sur l'écriture heideggerienne d'autre part. La *LTI* ne se limite pas à un vocabulaire, ni même un rapport social à la langue : elle s'est formée dans un pathos constant, dont les traductions peinent à rendre la cadence et l'allure. Plus qu'une philosophie, c'est une poétique nazie que Heidegger imite et réélabore.

La densité étouffante des procédés, souvent issus du sermon qui a tant inspiré le style périodique allemand, la composition rhapsodique avec répétition de *leitmotiv*, les périodes nombreuses, les clausules, les gradations évaluatives, les anaphores continues, les relances rythmiques, les allitérations initiales reprises de l'ancienne poésie germanique, la saturation émotionnelle par l'alternance de violence et de mièvrerie, tout cela compose un style oraculaire de l'inspiration, auréole le penseur et subjugué les lecteurs comme les auditeurs.

Voici un petit exemple : « À chaque nouvel instant, le *Führer* et le peuple se lieront plus étroitement, afin de mettre en œuvre l'essence de leur état, donc de leur être ; croissant côte à côte, ils opposeront leur être et leur vouloir historiques et sensés aux deux puissances menaçantes que sont la mort et le diable, c'est-à-dire la corruption et la décadence de leur essence authentique »³⁵. La cheville interne de la première partie de la période marque un sommet prosodique, qui se relance dans le combat ultime de la seconde partie. Cette structure se redouble en abîme, par la dualité obsessionnelle des dittologies qui composent un univers dualiste où deux puissances binaires se combattent. Le futur prophétique, l'union dans un climax fusionnel, basculant dans le combat de l'être et du vouloir, mélangent le théologique et l'historique, ce qui relève précisément de la théologie politique. Le fond ontologique ordinaire (*Wesen, Sein*) demeure, mais que vient faire ici le Diable ? Dans *Mein Kampf, Teufel* désigne les juifs.

³⁴ « L'outil de monstration en tant que monstration du signe » (*Sein und Zeit*, trad. Martineau, 1984, Paris, Authentica, p. 77-78 ; ce signe désignant l'outil à faire signe n'est autre que la flèche de direction des automobiles d'alors ...).

³⁵ « In jedem neuen Augenblick werden sich Führer und Volk enger verbinden, um das Wesen ihres Staates, also ihres Seins zu erwirken; aneinander wachsend werden sie den beiden bedrohenden Mächten Tod und Teufel, d.h. Vergänglichkeit und Abfall vom eigenen Wesen, ihr sinnvolles, geschichtliches Sein und Wollen entgegensetzen » (*ibid.*, § 13, DLA, Marbach. Cf. Faye 2005, 230-231).

Alors que la langue de bois soviétique, rustique et technique, n'a jamais pu s'enflammer, en matière de langage le nazisme a créé une diction, une prosodie et un pathos purement spécifiques. Heidegger, pour qui le *ductus* prosodique prime³⁶, a contribué à leur élaboration, en réconciliant la philosophie et la poésie dans un langage qui ne relève plus de l'un ni de l'autre mais de ces mythologies dégradées que nous appelons des idéologies.

Le langage lié, l'*oratio vincta*, par lequel les anciens poètes indo-européens créaient ou mimaient le langage des Dieux, et dont on trouve par exemple un écho chez Héraclite, grand prêtre de l'Artémis éphésienne, voit ses procédés repris pour créer un langage des Surhommes.

La réunification de la poésie et de la philosophie, tenues séparées depuis Platon, avait été tentée par certains mystiques. Elle fut la grande affaire des romantiques d'Iéna. Dans son projet de délégitimer la rationalité, Heidegger revient aux séductions d'une parole oraculaire ; et de fait, les courants post-heideggériens, le déconstructionnisme au premier chef, ont tous produit des essais qui s'efforcent au style littéraire, encore que la conciliation de la poésie et de la philosophie se fasse toujours au détriment de l'une et de l'autre.

Les procédés « poétiques » concourent ici au pathos³⁷, et ce pathos constant du langage heideggérien appartient plus à l'exaltation théologico-politique qu'à la philosophie.

2. Un avenir radieux ?

L'avenir d'une mythologie politique. — Les écrits de Heidegger sont souvent susceptibles d'une lecture philosophique obvie (ontologique) et d'une lecture politique cachée. Or, en règle générale, les éléments voilés sont déterminants : quelle est alors la portée de la mention de l'ethnie à la page 384 de *Sein und Zeit* ? Le *Dasein* « se délivre de son libre choix à la mort selon une option léguée mais librement choisie » et trouve sa « destinée destinale » dans « l'advenue de la communauté du peuple-ethnie » [*das Geschehen der Gemeinschaft, des Volkes*], qui se libère dans le combat [*im Kampf wird die Macht des Geschickes erst frei*]. C'est là que se trouve le salut.

Le dispositif évangélique voilait le sens spirituel et exhibait le sens historique, pour transformer l'histoire humaine en histoire du Salut : le Christ était l'opérateur qui relie les sens de l'écriture, car les tribulations de ce délinquant palestinien en rupture de ban judaïque relevaient des desseins divins. Ici, à l'inverse, Heidegger passe de l'histoire (historiale) du Salut à celle des hommes. Il subordonne ainsi le temps historique au temps apocalyptique de l'Événement/Avènement (*Ereignis*), pour récuser ainsi l'histoire et bâtir une théologie cauteleuse : historialisé, originé, prophétisé, le temps devient impensable pour l'histoire³⁸.

Un des principes de la théologie politique moderne est que l'on peut *faire* l'histoire, notamment par la grâce de l'État total et de son Guide ou Meneur (*Führer*) à demi divinisé. Ils n'accomplissent pas la Providence, ils la maîtrisent, ils se substituent à elle.

Les Sages préparent la venue du Dieu : selon Heidegger, « ce sont seulement les solitaires, grands et cachés, qui parviendront à créer le silence pour le passage du Dieu, et, entre eux, ils créeront l'accord tacite de ceux qui se tiennent prêts » (*Beiträge*, p. 409, n° 256). Il appelle en d'autres endroits un *Reich* secret dont le *Reich* historique est la condition et dont il serait, lui, le Sage (cf. *Beiträge*, p. 61, n° 25). Ainsi se trouve requise une lecture ésotérique de l'œuvre et de l'histoire. Le sectarisme dont on crédite certains heideggériens s'origine par là dans l'œuvre du Maître : la stratégie d'écriture initiatique institue le groupe fermé.

³⁶ Cf. la lettre à Bauch, *supra*.

³⁷ Pour un développement, on peut au besoin consulter notre « Croc de boucher et rose mystique — Le pathos sur l'extermination », in Michael Rinn, éd., *Émotions et discours — L'usage des passions dans la langue*, Presses universitaires de Rennes, 2008, pp. 249-273.

³⁸ L'histoire ne disparaît pas, elle reste suspendue aux hauts faits du héros qui la fait advenir : « Wenn das Flugzeug freilich den Führer von München zu Mussolini nach Venedig bringt, dann geschieht Geschichte » (*GA*, 38, p. 83). Quand Hitler va rencontrer Mussolini, il fait ainsi advenir l'Histoire, asservissement caractéristique de la théologie politique.

Au-delà même du nazisme, la lecture selon le mythe identitaire permet de faire communiquer les membres épars du corpus heideggerien que nous connaissons. Une lecture exclusivement politique serait sans doute réductrice ; une lecture seulement théologique le serait aussi, car si les racines du *Sein* sont scolastiques, Heidegger instrumente divers théologèmes qui ne trouvent leur cohérence que dans une lecture politique. La description des stratégies de brouillage, dont les philosophes (du moins en France) semblent se désintéresser, incombe donc aux historiens de la pensée.

Il ne s'agit pas ici de lire Heidegger selon une « nouvelle » clé. L'interprétation ne consiste pas à multiplier les lectures plates, monodiques, mais à problématiser l'interaction des lectures qui sont appelées et récusées par l'œuvre : c'est à cette interaction qu'elle doit notamment sa complexité.

Si la lecture ontologique est promue par Heidegger, même quand il traite de politique, la lecture selon l'idéologie politique n'en est pas moins licite : son étendue même, sa capacité d'élucidation commence seulement à être mise à l'épreuve, mais elle est reconnue par beaucoup : « Avec beaucoup d'autres, je juge que rien de la pensée de Heidegger n'est en toute certitude étranger à sa compromission personnelle avec le régime nazi » (Salanskis, 1997, p. 144). Si ce doute n'a guère modifié les habitudes, les types de lecture ne s'excluent pas. Si l'isotopie ontologique est apparente et omniprésente, l'isotopie politique, moins dense, souvent latente, inégalement répartie, reste à éprouver systématiquement.

L'élaboration linguistique propre à Heidegger aura consisté à créer un idiome germanique qui puisse mêler, en cachant leurs sutures, le discours de l'ontologie philosophique, celui du mythe identitaire et celui du radicalisme politique.

Au discours ontologique, Heidegger reprend essentiellement un lexique qu'il enrichit par maintes dérivations et qui crible chaque phrase ; au mythe identitaire, une structure narrative rhapsodique ; au discours politique, un pathos syntaxique et un nombre oratoire.

Les trois domaines sémantiques sont entrelacés dans une interaction constante. Rappelons par exemple la qualification « d'acte métaphysique » donnée à la « motorisation totale de la *Wehrmacht* » (GA, 48, p. 333), justification philosophique du *Blitzkrieg*. La même onction philosophique touche la sélection raciale pendant l'hiver 1941-1942 : « Le principe de l'institution d'une sélection raciale est métaphysiquement nécessaire » (GA 50, p. 56-57, tr. fr. *Nietzsche*, II, p. 247 ; la conférence de Wannsee se tint le 20 janvier 1942)³⁹. Enfin, en de nombreux passages, les trois domaines sémantiques se succèdent et fusionnent dans une expression comme « l'essence [terme d'ontologie] non encore purifiée [mythe identitaire de la race pure] des Allemands [catégorie politique] » — on sait désormais ce qu'il faut faire pour purifier l'essence d'un peuple, après divers programmes de purification ethnique.

Ainsi la remythisation de la philosophie permet-elle de narrer dans les termes de la philosophie les hauts faits du *Reich*. Dans ce dispositif, le mythe identitaire permet la médiation entre le domaine ontologique et le domaine politique. Si les idéologues – Hitler au premier chef – s'étaient efforcés non sans succès de fondre les deux derniers, le mythe identitaire fondant le radicalisme politique, Heidegger recatégorise leur discours pour fonder l'ontologie dans le mythe identitaire, révélant par exemple que le *Sein* est *Vaterland*. Notons bien l'orientation métaphorique : ce n'est pas le *Vaterland* qui vaut pour le *Sein*, mais l'inverse : en d'autres termes, le sens « spirituel » devient le sens littéral, au service d'un mythe identitaire qui reste à déceler et *in fine* d'un programme politique qui joue le rôle ultime du sens anagogique. Les trois domaines sémantiques hiérarchisés communiquent ainsi par des homologations constantes.

L'art d'écrire des persécutés a été excellemment analysé par Leo Strauss, mais celui des persécuteurs n'a pas suffisamment retenu l'attention. Par exemple, le « mensonge colossal » hitlérien ne cache rien de ses intentions, mais les affiche avec une telle violence qu'elles en deviennent

³⁹ Les dignitaires nazis ne dédaignaient pas le langage de l'ontologie ; par exemple, pour expliquer pourquoi la ploutocratie et le bolchevisme se confondent, Goebbels déclare le 22 juin 1941 : « Une clarification absolue de l'essence de la ploutocratie et du bolchevisme est enfin nécessaire. Tous deux ont une origine juive » (in Peter Longerich, « *Nous ne savions pas* ». *Les Allemands et la solution finale*, Paris, Héloïse d'Ormesson, 2008, p. 205).

invraisemblables et peuvent paraître insincères, outrées, ou dictées par les circonstances. Le *Discours du rectorat* a bénéficié de telles indulgences.

L'art d'écrire des philosophes persécutés ménage plusieurs degrés d'intelligence, de manière que chacun puisse lire, mais que l'intention de l'œuvre ne soit accessible qu'aux lecteurs à qui elle se destine véritablement. Heidegger reprend ce dispositif, en indiquant sous forme de dénégation des directions de recherche : en posant la peur de l'autre comme une catégorie fondamentale de l'existence, il écrit par exemple : « Notre tâche n'est point de relater ontiquement quels étants peuvent, de diverses manières et le plus souvent, être « redoutables » (*Sein und Zeit*, § 30). Re traduit dans le langage de l'ontologie, ce *suivez mon regard* initial colore la lecture de la suite.

Enfin, et Leo Strauss a peu traité de ce mode d'expression, Heidegger emploie un style qui indique le mode de lecture souhaité. L'œuvre s'adresse aux Allemands « de souche » et, notamment par ses liens avec le langage nazi, n'est pleinement accessible qu'à ceux qui savent déceler cette destination — au travers d'un vocabulaire idiosyncrasique qui exalte les possibilités dérivationnelles de la morphosyntaxe allemande.

Ainsi, la dénégation reste-t-elle toujours possible, même quand elle n'est pas convaincante. Heidegger, se posant en victime d'insinuations sordides, y a amplement recouru après la guerre et ses partisans, en toute candeur parfois, continuent d'y avoir recours, avec une indignation croissante, sans trop s'aviser que les persécutés ne se posent jamais en victimes.

Il ne semble plus nécessaire d'argumenter ici sur la finalité de la philosophie et d'objecter par exemple qu'elle a un but de compréhension et donc d'émancipation. Cela semblerait une concession aux Lumières honnies par Heidegger qui en fait le début d'un obscurcissement universel. On répète d'ailleurs volontiers que les Lumières ont conduit à l'extermination, on en rend notamment responsable la rationalité technique, quand ce n'est pas Aristote ou Descartes lui-même⁴⁰.

Restons-en à deux points de méthode par lesquels la philosophie s'est séparée de la mythologie : la recherche d'arguments réfutables et la technique dialogique. (i) La rationalité ne peut être ethnocentrique car ses principes tendent à une universalité non pas imposée, mais consentie – ainsi des principes mathématiques. (ii) La dialogique dépasse le cercle des disciples ou des *fellows*, car toute thèse doit se soumettre à l'épreuve de l'étranger, qu'il vienne de Mantinée ou d'Élée, peu importe. Toute proposition peut être contestée par un inconnu et le philosophe doit en répondre. En cela, l'appel à l'extermination (*Vernichtung*) disqualifie une philosophie comme telle, car elle appelle au meurtre de l'étranger, celui qui, justement, pouvait objecter, restait irréductible.

Bien que l'obsession ontologique soit caractéristique de la tradition occidentale, selon Heidegger la métaphysique aurait commis un péché originel : l'oubli de l'Être. Pourquoi ce thème ? L'Être est on le sait le dieu des philosophes, qui en ont fait le garant de l'unité du cosmos. On a pu essayer, comme fit le thomisme, de le concilier avec un Dieu moins hellénique, celui d'Abraham et de Jacob. Au XIX^e siècle, avec l'essor du nationalisme allemand, on a parfois préféré les opposer, comme Athènes et Jérusalem. Il reviendra à Heidegger d'anéantir par le retour à l'Être un Éternel intolérablement judaïque.

Si la notion même de substance a été récusée depuis plus d'un siècle par les physiciens, qui ont depuis ruiné tous les attributs traditionnels de l'Être, celui-ci a gardé de sa longue histoire et de son obscure indétermination quelque chose de hiératique⁴¹ : parler en son nom fait de vous un prophète et vous entoure d'une aura de religiosité. En outre, proclamer que le destin - non de l'humanité, car le genre humain n'existe pas chez Heidegger - des individus et des peuples était suspendu à une

⁴⁰ Nietzsche affirmait que la Raison est juive parce qu'elle permet de cacher les nez crochus : « Rien n'est en effet plus démocratique que la logique ; elle ignore toute considération de personnes et considère les nez crochus comme droits » et il conclut à propos des juifs : « ce fut toujours leur tâche que d'amener un peuple 'à la raison' [en français dans le texte] » (*Le gai savoir*, § 263).

La raison étant coupable de tout, elle devait l'être aussi de l'extermination : Auschwitz serait l'apogée de la Raison technique occidentale, comme l'affirment George Steiner et bien d'autres à la suite de Heidegger.

⁴¹ Cf. l'auteur, « L'Être naquit dans le langage — Un aspect de la mimésis philosophique », *Methodos*, I, Lille, Presses du Septentrion, 2001, pp. 103-132.

philosophie de l'Être, cela plaît fort aux philosophes, qui, heideggériens ou non, ne peuvent que se sentir flattés de revêtir une importance qui fut jadis celle des théologiens ; et, de fait, un corporatisme quasi métaphysique préside, nous l'avons vu, à la réception du Maître.

Le propos identitaire de Heidegger s'oppose de fait à la tradition ontologique et conduit à plusieurs apories.

(i) En créant la Nature, la *Physis*, les présocratiques avaient éloigné la pensée d'un cosmos animé par les Dieux. En congédiant le panthéon, Anaximandre et Xénophane avaient rompu avec le mythe et ouvert l'espace de la pensée philosophique. Quand Parménide créa l'Être, il le figura comme une sphère : l'absence de tout anthropomorphisme fit d'emblée sortir l'ontologie et la métaphysique future du monde des dieux hellènes (cf. l'auteur, 2001, II, 1.).

L'indétermination de l'Être le définit absolument : sans commencement ni fin, immobile, continu (cf. Parménide, fragment VIII). Si toutefois, comme l'affirme Heidegger, le *Sein* est *Vaterland*, il sort bizarrement de son indétermination. Mais il garde d'autres qualités précieuses, car depuis Parménide, l'Être est défini comme identité à soi, et Heidegger détourne la tradition ontologique pour fonder sur elle une idéologie identitaire, celle de l'essence originaire (*Stammeswesen*) du peuple appelé à la domination. Pour lui, l'Occident est dépositaire de l'Être, ou plutôt l'Être est « le destin spirituel de l'Occident » (*Einführung in die Metaphysik*, Tübingen, 1987, p. 29). Or le centre de l'Occident se trouve être l'Allemagne et le peuple allemand, « le plus menacé, est le plus métaphysique » (*Einführung*, p. 29). Il suit que l'allemand est la langue de l'Être (cf. *supra*). Le langage, « berger de l'Être », serait-il donc un berger germanique ? C'est bien la langue allemande qui devient la langue de l'Être et l'ontologie se trouve ainsi annexée à un mythe nationaliste.

(ii) Quand Heidegger se recommande de la *Rassegedanke*, pensée de la Race, il renonce par là même à concevoir la notion d'humanité. L'absence de l'éthique dans son œuvre en découle.

Si la philosophie occidentale a depuis Platon privilégié l'abstraction, c'est par une recherche de l'universalité, qui préside à la définition même de l'être substantiel des étants, qu'il leur soit transcendant ou immanent ; par exemple, les individus diffèrent par leurs traits accidentels, mais possèdent une substance commune qui constitue le genre humain. La raison prend pour tâche de définir les lois logiques des relations entre individus, par la médiation des concepts et relations universels (la proposition *Socrate est un homme* est tout à fait exemplaire et se construit de même pour tout individu appartenant au genre humain, se nommerait-il Isaac ou Jacob). Enfin, en s'attachant au bien, l'éthique pour sa part définit une exigence parallèle à la logique – qui traite du vrai, et vaut également pour toute personne.

À la notion même d'abstraction, Heidegger oppose la rhétorique de la concrétude et de l'authenticité, de manière que l'une comme l'autre s'opposent à tout regard universalisant. Conformément à son projet identitaire, il récuse de fait toute universalité, dans les trois modes que nous avons évoqués : celui de l'humanité, celui de son fondement rationnel dans la logique et celui de son expression morale dans l'éthique.

Ainsi, il multiplie les attaques contre toutes les formes de la rationalité, réduite à la technique (abhorrée) et à la science (qui « ne pense pas »). Hitler ne disait-il pas à la même époque que « nous sommes arrivés à la fin de l'ère de la raison »⁴² ? Remarquablement, l'irrationalisme rencontre la négation de l'humanité. Nous l'avons vu, Nietzsche définissait déjà la raison comme juive.

Ce qui vaut pour la logique vaut ici pour l'éthique, car le fondement éthique de l'universalité humaine fut attaqué de la même façon. Hitler confiait ainsi que la conscience – il visait la conscience morale - est « une invention des juifs, elle est l'équivalent d'une circoncision » (in Rauschnig, 1985, p. 299). La notion même de crime, centrale pour toute éthique, se trouve révolue et semble disparaître avec les Juifs exterminés ; ainsi, selon Hitler, « le mot *crime* est un reliquat d'un monde dépassé » (*loc. cit.* p. 301).

⁴² Dans Hermann Rauschnig, *Hitler m'a dit*, Paris, Hachette, 1985, p. 298.

Si Heidegger n'attaque pas l'éthique en elle-même, son œuvre se signale par l'absence remarquable de toute éthique, conformément à la tradition nietzschéenne qui fait de l'éthique une religion des esclaves, alors que l'esthétique occupe la pensée des surhommes.

À la notion d'humanité enfin, Heidegger substitue celle de *souches*, comme le rappelle Emmanuel Faye : « La même année que *Sein und Zeit*, Heidegger s'emploie, dans son cours du semestre d'été 1927, à détruire la notion de genre (*genos*) humain, en remplaçant abusivement le *genos* grec par les mots « lignée, souche » et en parlant désormais des « souches » au pluriel, de sorte qu'il n'est plus question de genre humain universel »⁴³.

Au lendemain de la première guerre mondiale, dans l'ambition de la paix, le concept d'humanité mis à mal était en voie d'être refondé de deux manières également intolérables pour Heidegger : pour le domaine de l'éthique, par Franz Rosenzweig et Martin Buber dans une philosophie poursuivant le judaïsme des Lumières ; et, pour ce qui concerne la rationalité, par Ernst Cassirer, héritier d'Hermann Cohen, dans une philosophie anthropologique des formes culturelles, qui entendait reconstruire le concept d'humanité par la méthode comparative et dont *An Essay on Man* synthétisera le programme. Ces deux courants de réflexion sont d'autant plus novateurs qu'ils lient le particulier au général, l'individuel à l'universel, comme l'a souligné Bachelard à propos de Buber.

La réaction de Heidegger consistera d'une part à inverser dans *Sein und Zeit* le propos de *Ich und Du* de Buber (1922) en redéfinissant l'autre non comme un *Tu*, mais comme un *On* menaçant ; d'autre part, il tentera en 1929 de récuser Cassirer dans cette journée des dupes restée sous le nom de Controverse de Davos⁴⁴. Ayant parfaitement compris l'enjeu de la disparition du concept d'humanité, Herbert Marcuse écrivait en 1934, à propos de *Sein und Zeit* : « Les caractères de la véritable existence, la disposition résolue à la mort, la décision, le risque de la vie, l'acceptation de la destinée ont été séparés de tout rapport avec le réel malheur et le réel bonheur des hommes, avec les buts raisonnables de l'humanité. Sous cette forme abstraite, tous ces caractères deviennent les catégories fondamentales de la conception raciste du monde.⁴⁵ »

Après la seconde guerre mondiale et l'extermination, le problème de la redéfinition de l'humanité se posa d'une façon nouvelle, avec notamment le procès de Nuremberg et la qualification de crime contre l'humanité, avec la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948), puis avec l'adoption par les Nations Unies, en 1951, de la convention contre le génocide. Le concept d'humanité étendait ainsi ses domaines de validité traditionnels à celui du droit, et entraînait ainsi, pour ainsi dire, dans l'histoire. La création récente de la Cour pénale internationale poursuit cette extension. Paradoxalement, l'extermination aura ainsi engagé à refonder en théorie le concept d'humanité qu'elle entendait en pratique détruire.

Dans le domaine de l'esthétique, de manière plus inattendue encore, la notion de crime contre l'humanité détermina en outre l'éventail universel des destinataires du témoignage littéraire et donne à présent un contenu nouveau au concept de littérature mondiale⁴⁶. *L'espèce humaine, Si questo è un uomo*, ces œuvres adressent à tous une question sur la nature de l'humanité, leurs auteurs survivants affirmant que leurs bourreaux étaient des hommes (plutôt quelconques) et non des démons, des surhommes ou des sous-hommes.

Répondant à cette situation nouvelle, Heidegger, dans sa *Lettre sur l'humanisme*, issue d'un courrier de 1945 à Jean Beaufret, nie obliquement la nouveauté de l'extermination en déclarant : « ne peut être accompli que ce qui est déjà », comme si le génocide avait toujours préexisté. Par ailleurs,

⁴³ Postface à la traduction allemande. Le procédé est général : en comparant des corpus racistes et antiracistes en trois langues, nous avons constaté dans les premiers l'absence des mots *homme*, *Mann* et *man*. L'humanité est ainsi rejetée dans l'indicible et donc l'impensable.

⁴⁴ En 1929, Cassirer venait de publier le dernier tome de sa *Philosophie des formes symboliques* et par ailleurs d'être nommé recteur de son université — il fut le premier juif à occuper un tel poste en Allemagne. Le danger pour Heidegger se précisait tant sur le plan intellectuel que sur le plan académique.

⁴⁵ Herbert Marcuse, *La philosophie allemande, 1871-1933*, rédigé en 1934 par Marcuse en exil à Genève. Le texte original en français publié partiellement pour la première fois par Emmanuel Faye dans le *Nachwort* à la traduction allemande de son livre (Heidegger — *Die Einführung des Nationalsozialismus in die Philosophie*, Berlin, Matthes & Seitz, 2009, trad. Tim Trzaskalik).

⁴⁶ Cf. l'auteur, *Témoignages inadmissibles, Littérature*, à paraître.

nous l'avons vu, ses conférences de Brême en 1949 détournent les responsabilités de l'extermination sur l'Occident et la raison technique : ce thème est resté prégnant jusqu'à nos jours dans les milieux intellectuels.

Spectres de Heidegger. — L'instrumentalisation ravale la philosophie à la servitude idéologique : Heidegger a plutôt formulé une justification « philosophique » du nazisme qu'il n'a à proprement parler introduit le nazisme dans la philosophie. Cette justification réalise le vœu de ce qu'il nomme *Abbau* ou *Destruktion* de la philosophie, et que Derrida a euphémiquement traduit par le mot *déconstruction*, promis au succès universel.

La déconstruction, principale mouvance heideggérienne, développée à l'échelon international, n'a pas tenté de déconstruire Heidegger et l'on peut douter qu'elle renouvelle sa lecture en tenant compte des données textuelles et historiques récemment apparues.

Le thème nietzschéen de l'inversion des valeurs, héritier du satanisme romantique, reste trop héroïque pour qui veut constater la fin des « grands récits ». Allant plus loin qu'un simple relativisme, l'indifférenciation des valeurs a fini par créer une zone grise catégorielle qui récuse tout jugement. Ayant élu domicile dans l'entre-deux, récusant chaque terme de toute opposition conceptuelle par l'autre, les déconstructionnistes ne peuvent se prononcer sur le nazisme de Heidegger. Ainsi, après avoir constaté que Heidegger s'était trompé sur la réalité de l'hitlérisme mais non sur la vérité du nazisme, Lacoue-Labarthe conclut que la question de savoir au nom de qui et quoi juger ne se pose plus⁴⁷.

En évitant tout jugement de valeur, l'anomisme ménage ainsi l'inversion des valeurs. Il protège notamment Heidegger, qui échappe à « l'absolution » comme bien sûr à la réprobation. Voici plus de vingt ans, Derrida estimait que Heidegger aurait pu obtenir, en formulant une seule phrase de regret, une absolution sans peine ; mais comme il ne l'a pas fait, il permet de s'interroger sur le phénomène toujours impensé du national-socialisme⁴⁸. Ainsi, par son silence, Heidegger nous aurait permis de questionner sa pensée, nous aurait en quelque sorte mis à l'épreuve.

Une telle inquiétude n'est pas sans exemple dans la tradition de la pensée marrane, qui s'est jadis signalée par son antinomisme. Son principal messie, Sabbataï Zevi, affirmait par exemple que l'accomplissement de la loi réside dans sa transgression. Quand il se convertit à l'Islam, certains de ses fidèles furent troublés, mais, sans cesser de voir en lui l'Envoyé, convinrent que cette apparente vicissitude était pour eux une épreuve destinée à aiguïser leur compréhension des desseins divins.

Toutes proportions gardées, Heidegger fut aussi celui par qui le scandale arrive, celui dont l'apparente conversion va permettre de comprendre enfin le phénomène impensé du national-socialisme. Derrida donne ainsi au silence de Heidegger la valeur d'une question qui nous est adressée pour nous éduquer. L'herméneutique d'un silence est toujours difficile, mais pourquoi celui de Heidegger ne serait-il pas une réponse, un aveu tacite prolongeant l'adhésion à « la grandeur interne du Mouvement » ? De Steiner à Blanchot, maints auteurs ont questionné le silence du philosophe qu'ils prenaient pour oracle, en négligeant que ses écrits et ses paroles l'accusent bien plus que son silence — d'ailleurs rompu par la publication des conférences de Brême.

L'essentiel reste qu'aucun jugement ne soit porté. La revendication d'une pensée faible (*pensiero debole*), à la manière Gianni Vattimo, principal auteur de l'heideggérisme italien, n'est pas pour déplaire car elle se prête volontiers à l'anecdote⁴⁹. Mais surtout, la revendication de faiblesse permet de différer les questions gênantes en esquivant toute critique. Position confortable, le « débolisme » suppose une thèse très forte, celle que la pensée philosophique peut éluder toute responsabilité éthique et tout jugement aléthique, pour élire domicile dans une zone grise où se trouve théorisée l'impossibilité de juger, au nom du « travail du négatif », thème hégélien révisé par Lacan. Si certains auteurs, comme Derrida, nous ont pris à témoin de leurs tourments de conscience, ils n'ont pas pour autant révisé leurs lectures et tout a continué comme à l'ordinaire.

⁴⁷ Cf. Hassan Givsan, *Eine bestürzende Geschichte : Warum Philosophen sich durch den „Fall Heidegger“ korrumpieren lassen*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1998, p. 85-86.

⁴⁸ Pour une analyse, cf. Givsan, *op. cit.* ch. X.

⁴⁹ Par exemple dans *l'Ontologia del telefonino* de Maurizio Ferraris, disciple de Vattimo.

La question demeure cependant béante pour quiconque se soucie de la responsabilité de la pensée. Salanskis conclut ainsi sa présentation de Heidegger par un slogan en forme de mot d'ordre : « participer à sa canonisation comme auteur de dignité maximale, car telle est aussi la manière de le vouer pour l'éternité au regard critique quant à ce qui nous reste en travers de la gorge » (1997, p. 150). On peut s'étonner qu'en philosophie la canonisation puisse précéder et conditionner la critique. En fait, nous restons bien en deça de la critique, car nous demeurons dans la dilection. Les inquiétudes de Derrida, les serments éternels de Salanskis s'éclairent quand celui-ci décèle innocemment le ressort de la fascination et répond ainsi à ceux qui voudraient minimiser l'engagement nazi de Heidegger : « On ne peut sans doute faire mieux que de leur demander ce qui reste comme objet d'amour en Heidegger une fois qu'ils l'ont à ce point exonéré » (1997, p. 142). Cet argument de type piétiste rappelle qu'en amour, comme l'a bien dit Proust, les *quoique* sont des *parce que* dont on décide d'ignorer le sens.

Une relecture impossible ? — Dans la doxa dominée par le nietzschéisme ordinaire, la question du nazisme heideggérien est toujours appréhendée sous l'angle du ressentiment et de l'éternel retour, les Faye se succédant de génération en génération⁵⁰ : on néglige qu'une étude puisse renouveler une question et s'appuyer sur de nouveaux documents — par exemple, la lettre à Baur où Heidegger emploie la notion de *Deckwort* n'a été accessible qu'en 2004. Or, le doute s'accroît avec la connaissance et s'oppose à la canonisation.

L'histoire interne des développements de l'œuvre commande l'histoire externe de sa réception. À ce propos, il faut s'interroger sur la théorie du tournant (la *Kehre*), par laquelle Heidegger articule l'évolution de son œuvre. Formulée après la guerre, elle commande une division devenue habituelle et d'excellents auteurs parlent sur le mode de l'évidence du premier et du second Heidegger. C'est faire l'ellipse du *Reich* et considérer que les écrits ouvertement nazis sont des oeuvrettes de circonstance.

Si l'on s'en tient aux techniques d'écriture, la période 27-33 est celle de l'insinuation, la période 33-45 celle d'une affirmation (*Behauptung*) ; la dernière période, à partir de 1945, celle de l'estompage, développe des considérations qui semblent loin de toute politique et coïncide avec des suppressions ou euphémisations des passages les plus durs dans les œuvres rééditées. D'abord édifiée dans les années 1950 à partir de textes de la première période *Sein und Zeit* notamment, la doxa heideggérienne se consolida dans les années 1970 à partir de textes publiés dans la troisième période. Ainsi, les écrits « politiques » de la deuxième période purent-ils se trouver annexés à l'anecdote biographique sans être considérés comme un pan de l'œuvre. En revanche, la périodisation en trois époques qui s'impose à nos yeux isole les textes spécifiquement hitlériens, mais n'exclut pas que les textes de la dernière époque puissent être idéologiquement nazis : si l'Être est *Vaterland*, si le Langage est la langue allemande, ou à défaut grecque, il reste licite de s'interroger sur le Langage de l'Être.

Toutefois, le monde académique n'aime guère réviser ses certitudes ni ses cours, et, comme on l'a vu récemment avec la découverte de nouveaux manuscrits de Saussure, il préfère conclure qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil. À l'état de la question se substitue le rapport de force, au débat les attaques *ad hominem* et les menaces de procès.

Deux lignes se dessinent à présent pour refermer le débat : l'orientation conservatrice, représentée par les Orthodoxes et les Déconstructivistes, domine la réception académique alors que l'orientation mouvementiste-radical domine la réception politique. Elles ne s'opposent pas pour autant et les programmes identitaires parfois revendiqués dans certains cantons des *Cultural Studies* semblent compatibles avec l'affirmation raciale.

Vers l'affirmation. — Au-delà même de Heidegger, c'est la question du « bon nazisme » qui se pose à présent. En 1953, dans une lettre au journal *Die Zeit*, Heidegger affirme que son cours de 1935 sur l'introduction à la métaphysique a pour but de conduire l'auditeur à l'éloge de « vérité interne et la

⁵⁰ Parler des Faye, à la suite de Gérard Guest (qui daube sur la firme *Faye and Sons, inc.*), c'est évidemment noyer l'apport décisif d'Emmanuel Faye dans un *fatum* immémorial évoquant les Rougon-Macquard, les Forsythe ou les Buddenbrooks.

grandeur du mouvement » national-socialiste [*der inneren Wahrheit und Grösse dieser Bewegung*]. *Bewegung* est un des mots-clés du nazisme, qui se définit comme « *völkische Bewegung* ».

Cette déclaration, qui a inquiété à l'époque certains auteurs comme Habermas, inaugure symboliquement le « bon nazisme », paré de vertus métaphysiques, esthétiques, voire éthiques. Ce nazisme à visage (sur)humain estompe au besoin son rapport intime avec l'hitlérisme⁵¹. Et de fait, certains prennent des distances avec l'échec du Reich ; des critiques de Hitler lui reprochent d'avoir perdu, de s'être mal entouré, de n'avoir pas donné au Reich la grandeur intellectuelle, bref de n'avoir pas suffisamment écouté Heidegger : ce thème est présent chez Beaufret comme chez Pöggeler et Gadamer.

Comme si la lutte des factions au sein du nazisme exonérait les minoritaires, on rappelle les critiques dont Heidegger a été la cible de la part de Krieck ; celles dont Schmitt, idéologiquement proche des SA, a été l'objet de la part de *Das schwarze Korps*, le journal des SS. On propage par ailleurs la légende que Jünger serait lié à la conjuration contre Hitler. Bref, tous auraient été des opposants secrets.

Plus généralement, on veut faire oublier les vulgarités de l'hitlérisme par un élitisme nazi de bon ton. D'une part, on répète le thème obsédant du nazi chic, cultivé : Jünger, fils de boutiquier, prend une figure d'aristocrate, de *Junker* ; le Max Aue de Littell semble parfaitement raffiné, jusque dans son homosexualité et son intellectualité. Ce *topos* est également présent chez Steiner, dans le personnage romanesque de Gervinus Röthling et dans la figure omniprésente du nazi amateur de musique classique.

Cela ne prépare pas nécessairement le triomphe posthume de Hitler⁵², ni sa réhabilitation complète, encore que des biographies laudatives rencontrent le succès. C'est plutôt l'annonce d'un nazisme renouvelé, sans nostalgie excessive, brouillant les frontières politiques, rouge-brun, sans ploutocrates ni soviets : un Mouvement radical, au-delà de la politique, détruisant enfin l'ancien monde.

La question n'est plus seulement celle du nazisme passé de Heidegger, mais celle de son succès présent, alors même que sa compromission enthousiaste ne fait aucun doute. Auparavant, sa lecture restait tissée de méprises ; maintenant, de dénégations et d'un consensus académique autour du Grand Auteur du programme d'agrégation ; bientôt, certains thésards heideggériens de la nouvelle génération le présagent, elle scellera l'adhésion à un Mouvement décomplexé.

À la parution récente du tome 81 de l'œuvre complète de Heidegger, Botho Strauss, dramaturge et écrivain d'une grande notoriété, fit un commentaire enflammé de la poésie heideggérienne (*FAZ*, 4.10.08), citant les présocratiques, Goethe, Möricke, Trakl, Rilke. Exaltant une mièvrerie augurale qui veut égaler Stefan George, mais ne dépasse pas la touchante Frederike Kempner, le « rossignol silésien », Strauss, dont l'anti-occidentalisme militant se drape dans un pathos jüngerien, loue Heidegger pour son langage « runique » et voit dans sa lecture une épreuve du feu (*Feuerprobe*, le terme est militaire) puis *a fortiori* dans sa poésie un « feu purificateur » : « un feu qui brûle un tas d'ordures sédimentées par le temps. Un nettoyage » [*ein Feuer, das einen Haufen zeitgeschichteten Müll verbrennt. Eine Reinigung*]. Ce tas sédimenté ne serait-il pas une part essentielle de la culture, Heine, Freud, Cassirer, etc. ? Le feu purificateur, nous le connaissons bien, Heidegger l'évoqua

⁵¹ Cf. Vladimir Jirinovski, président d'un parti ultra-nationaliste, troisième force politique de la Russie : « Le nazisme n'a rien de commun avec l'hitlérisme » (dans Zaki Laïdi, *Un monde privé de sens*, Paris, Hachette, 2009, p. 99).

⁵² À présent, plus d'exposition d'art contemporain sans clin d'œil à Hitler. Les frères Chapman revendent à prix fort certaines de ses aquarelles, opportunément retravaillées. Même les chefs médiatiques veulent leur part du festin et la star télévisuelle Jeroen Meus réalisa en direct de Berchtesgaden le plat préféré de Hitler, la truite au beurre (28.10.08).

À la réhabilitation esthétique du nazisme répond la dégradation « artistique » des victimes. Par exemple, Santiago Serra présentait en 2006 une œuvre qui consistait en une authentique synagogue, celle de Stommeln, à Pulheim, emplie de monoxyde de carbone, dans laquelle les spectateurs pouvaient entrer avec un masque à gaz. Déjà, en 2002, l'exposition *Mirroring Evil*, au Jewish Museum de New York, présentait des maquettes de camp de concentration, l'une en Lego, signée Zbiniew Libera, l'autre faite de sacs Prada, œuvre de Tom Sachs. Ce dernier décore des boîtes de Zyklon B aux couleurs de Chanel et d'Hermès pour dénoncer le lien entre *fashion* et *fascism* : saurait-on mieux dire le nazisme à la mode ?

pendant « l'autodafé symbolique » de livres (*symbolischer Verbrennungsakt von Schmutz- und Schundliteratur*) du 24 juin 1933, où il prononce son *Feuerspruch* (GA 16, 131) qui commence ainsi : « Flamme, annonce-nous, éclaire-nous, montre-nous le chemin d'où il n'y a plus de retour » (Faye, 2005b, p. 91). Cette « *Aufklärung* » paradoxale ou plutôt *Erleuchtung* incendiaire mérite aujourd'hui d'être méditée à la lumière de ces mots de Primo Levi : « le chemin de la soumission et de l'acquiescement [...] est *sans retour* »⁵³.

Si le déni domine encore, surtout en France, si l'euphémisation va jusqu'à présenter, comme Rüdiger Safranski, la *Gleichschaltung* des universités allemandes en 1933-35 comme un mouvement comparable à celui de Mai 1968, il faut bien voir que l'on est passé de la négation, voire du négationnisme, à l'affirmation et à ce que l'on pourrait nommer l'affirmationnisme⁵⁴.

Sans plus prétendre nuancer le nazisme de Heidegger, certains s'appuient sur lui pour reconsidérer l'histoire du *Reich* et définir les tâches de la philosophie aujourd'hui en traçant l'avenir du Mouvement par deux voies complémentaires. (i) L'histoire historique doit être dépassée par une histoire « historique » dépendant des catégories heideggériennes : comme l'histoire ne permet pas de penser Heidegger, c'est la réflexion heideggérienne qui permet de penser l'histoire. (ii) Par ailleurs, l'hitlérisme aurait échoué à fonder philosophiquement la vision du monde nazie et aurait ravalé la philosophie à n'être qu'une simple *Weltanschauung*. Or, et c'est la tâche de l'avenir, la pensée heideggérienne permet de fonder philosophiquement cette « vision du monde ».

Si la philosophie pouvait fonder une doxa, elle ne ferait qu'exalter le préjugé. Tant chez Platon que chez Aristote et Épicure, la philosophie comme connaissance s'est en effet fondée sur le refus et la critique de la doxa, non pour la conforter mais pour la détruire en brisant les idoles du forum : en effet, la doxa n'est qu'un amas de préjugés immémoriaux – ou, plus euphémiquement, de représentations collectives. Hypostasiée par le nationalisme racial, la sottise atavique peut cependant devenir « l'essence fondamentale » (*Stammeswesen*) du Peuple.

Heidegger est aujourd'hui le philosophe contemporain le plus mentionné, à l'égal de Wittgenstein. En Europe, son prestige a dépassé le domaine de la pensée philosophique, voire de la pensée tout court : divers néonazis, des idéologues du Vlaams Belang se réfèrent à lui ; certes, ces auteurs ne maîtrisent peut-être pas les demi-teintes herméneutiques, mais ils ont parfaitement saisi la radicalité de son propos identitaire.

Son lustre est grand dans les anciennes puissances de l'Axe, de l'Italie, avec la « pensée faible » de Vattimo ou la théologie politique d'Agamben, jusqu'au Japon, chez des auteurs aussi différents que Kimura en psychopathologie, Watsuji en éthique et Nishitani en ontologie religieuse.

Dans certains pays, son antisémitisme ne semble pas gênant, comme en Iran, où après la lecture exaltée de Ahmad Fardid, Heidegger a fait école chez des islamisants, puis chez certains islamistes aujourd'hui au pouvoir⁵⁵. Des idéologues, conformément à leur programme identitaire, prônent même une appropriation exclusive ; Umar Ibrahim Vadillo écrit ainsi : « Il est plus important pour nous, Musulmans, que quiconque d'autre. Nous pouvons comprendre Heidegger d'une manière qui reste hors de portée des infidèles. »⁵⁶.

La radicalisation en cours s'appuie sur le rejet d'un monde actuel considéré sous l'angle d'une triple mondialisation économique, technique et scientifique ; sur un refus de la rationalité et de toute universalité ; sur la contestation de la démocratie assimilée à un mensonge occidental et/ou libéral. On prône alors le salut dans un retour aux sources du Peuple – que la démocratie et les droits de

⁵³ *À la recherche des racines*, Paris, Mille et une nuits, 1999, p. 215, je souligne.

⁵⁴ Le titre *Heidegger à plus forte raison*, choisi par les heideggériens orthodoxes pour accabler collectivement Emmanuel Faye, peut aussi être lu ainsi : non seulement en dépit des critiques, mais en toute connaissance de cause.

⁵⁵ Fardid a forgé la notion « d'intoxication par l'Occident » (*Westoxication*) pour rejeter comme allogènes les droits de l'homme, la démocratie, la tolérance et prôner le retour à « l'authentique Moi oriental ». Ce retour libère un antisémitisme justifié par une théorie assez traditionnelle du complot.

⁵⁶ *Heidegger and the Muslims*, p. 1. (« And it is even more important to us, Muslims, than to anybody else. We can understand Heidegger in a way the kaffir never will. »). Source : www.understanding.islam.org (<http://uiforum.uaeforum.org/showthread.php?t=2454> — consulté le 16 mai 2009.)

l'homme voudraient faire oublier. Après l'ère des indépendances, les nationalismes prennent en effet un tour identitaire et la lutte contre le terrorisme ou l'occidentalisme ressuscite l'ennemi intérieur à anéantir.

Il reste toujours possible d'anoblir par les atours d'une haute pensée de l'Être une idéologie radicale. Faisant un rapprochement abrupt mais révélateur entre Heidegger et « les groupes marxistes-révolutionnaires les plus radicaux », Salanskis poursuit : « je suggère à mon lecteur de lire dans cet esprit *Dépassement de la métaphysique* de Heidegger : il y a quelque chance à mon avis qu'en fermant les yeux il ait la chance d'entendre le porte-voix de la révolution ultime, si du moins il a entendu le chant de cette sirène dans sa vie ». (1997, p. 110). Sirène, soit, mais pourquoi le lecteur devrait-il fermer les yeux ?

Aujourd'hui, divers radicalismes politiques, réunis par les références communes à Heidegger et plus récemment à Carl Schmitt (chez Agamben, Negri, notamment) sont en train de refonder sur le « Peuple » la théorie de la Souveraineté et celle du Sujet, comme naguère le *Dasein* heideggérien sur le *Volke*⁵⁷. Il s'agit de dessiner une grande unité des radicalismes, au-delà des clivages démocratiques entre droite et gauche, dépassés par le Mouvement.

La critique politique du nazisme a essentiellement été le fait des partis communistes, du moins avant la ligne classe contre classe de la fin des années vingt, et après la rupture du pacte germano-soviétique. Elle a coloré l'interprétation résistancialiste de la seconde guerre mondiale.

S'il est entendu que le nazisme est d'extrême-droite, cette caractérisation, sans être fausse, ne rend pas compte de l'aspect séducteur de son discours révolutionnaire. La notion de totalitarisme n'est guère plus éclairante : elle attira l'attention sur l'émulation et les emprunts entre le fascisme italien, le nazisme et le socialisme stalinien, mais elle dissuada de saisir leurs différences. L'essor partout en Europe de « populismes » violemment xénophobes, l'émergence des mouvements rouges-bruns en Allemagne, la convergence des néo-communistes ultranationalistes et des néonazis en Russie méritent pourtant une grande attention aujourd'hui.

Il reste peu utile de discuter académiquement leurs thèses, car le nazisme et les autres théologies politiques ne sont pas des corps doctrinaux, mais bien des croyances qui s'appuient sur un substrat religieux sans être pour autant des religions sécularisées.

C'est l'idéologie messianique de la rupture libératrice qui est en jeu. Pétain lui-même caractérisait la Révolution nationale comme « libération et renouveau ». Le poncif est tellement banalisé, diffusé dans toutes les parties du spectre politique, mais aussi dans l'esthétique, l'éthique, que les débats portent sur la nature de la rupture et de la libération, généralement formulée dans des termes issus de théologies politiques « sécularisées », non sur la nécessité et l'objectif même d'une rupture qui laisserait intact le système économique dominant, tout en « dépassant » la démocratie et les droits de l'homme.

N. B. : J'ai plaisir à remercier ici Emmanuel Faye de ses avis. J'ai souvent suivi de près ses analyses, repris de ses traductions, bref mes larcins sont si nombreux qu'il eût été lassant de les signaler. Je remercie aussi Georges-Arthur Goldschmidt, dont j'ai notamment prolongé le propos sur le § 27 de *Sein und Zeit*, et qui m'a avisé des charmes poétiques de Frederike Kempner. J'ai tiré profit de ses séminaires sur Heidegger et la langue allemande, parus dans la revue *Lendemain* en six livraisons, à partir du numéro 117 (2005). Enfin j'ai des dettes particulières à l'égard d'Évelyne Bourion, Pierre Dumesnil, Pierre Frath, Astrid Guillaume, Gaëtan Pégny et Sylvain Loiseau.

Une première ébauche de ces réflexions a été formulée dans un passage d'un entretien avec Georges-Élia Sarfati paru dans la revue *Controverses*, n° 10, 2009. Je remercie enfin la rédaction de la revue *Labyrinthe* d'avoir autorisé la reproduction de cette étude.

⁵⁷ Sartre et tant d'autres, lisant *Sein und Zeit* à travers Kierkegaard, ont voulu y voir une théorie du sujet individuel, en négligeant que celui-ci se trouve absorbé dans le *Mitgeschehen* de la *Volksgemeinschaft* (cf. *Sein und Zeit*, § 74).